

## LITTÉRATURE « NÉGRO-AFRICAINE » AU 21<sup>ième</sup> SIÈCLE

### Littérature « négro-africaine » et globalisation du monde

André CNOCKAERT, S.J.  
Jezuïetenhuis.  
Heverlee-Leuven.  
cnockaertaam@  
yahoo.fr

**E**n jetant un regard en arrière sur près de 70 ans de « littérature négro-africaine » au 20<sup>ième</sup> siècle, on pouvait se demander au tournant du siècle, quel avenir était réservé à ce qu'on pouvait désormais considérer comme un mouvement littéraire « sans frontières » (supranational, transcontinental et plurilinguistique), suscité par les idéaux de la Négritude et de la lutte pour la décolonisation<sup>1</sup>. L'esprit du *Mouvement de la Négritude* qui avait donné naissance en son temps à des œuvres littéraires remarquables, avait désormais tendance à être remplacé, dans la créativité littéraire, par des thématiques et expériences inspirées par les nouvelles conditions issues des « Soleils des Indépendances »<sup>2</sup>. Tandis que les écrivains en Afrique se heurtaient à des difficultés d'édition et de diffusion du fait d'un public restreint de lecteurs et des problèmes financiers qui en résultent pour les maisons d'édition locales, la mondialisation rapide des moyens de communication leur offrait de plus en plus de possibilités d'édition et de diffusion au-delà des frontières. Il s'y ajoutait que les conditions politiques et économiques dans beaucoup de pays fraîchement accédés à l'indépendance, mettaient aussi en route un mouvement d'exode favorisant l'apparition d'une nouvelle littérature de « diaspora négro-africaine », comme ce fut le cas aux États-Unis et dans les Antilles francophones avant les indépendances africaines. Il était même à prévoir, dans ce contexte, que des écrivains émigrés d'origine culturelle africaine adopteraient la langue de leur pays d'adoption, comme ils l'avaient fait jadis avec la langue du colonisateur, tout en continuant à s'inspirer de thèmes enracinés dans leur expérience particulière, notamment les thèmes du déracinement

1 André CNOCKAERT, S.J., *Littérature négro-africaine, Panorama historique et choix de textes*, Collection Boboto, C.R.P. 2003, pp. 20 et 73-74.

2 Titre d'un roman de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma.

et de la difficulté d'être dans un milieu étranger et même parfois racialement hostile.

À près de 20 ans de distance, il est permis de dire aujourd'hui que ce qui se faisait entrevoir alors, ne s'est pas démenti. Les grandes maisons d'édition nord-américaines et européennes ratissent aujourd'hui la planète à la recherche d'écrivains à publier en français ou anglais d'origine ou en traduction. Dans ce nombre grandissant d'écrivain(e)s dont la créativité littéraire témoigne d'un arrière-plan culturel différent du pays où ils vivent et sont édités, la présence d'écrivains ayant des liens avec l'Afrique, est loin d'être négligeable. Assez souvent hélas, il s'agit d'écrivains demandeurs d'asile ou ayant acquis une nouvelle nationalité comme réfugiés politiques. Plusieurs d'entre eux sont originaires de pays jusque-là absents de la littérature africaine moderne, comme l'Éthiopie de **Dinaw Mengistu**<sup>3</sup> ou l'Érythrée de **Sulaiman Addonia** dont le roman *The consequences of Love* raconte l'histoire, probablement en grande partie autobiographique, d'un adolescent qui quitte un camp de réfugiés soudanais et émigre à Londres après avoir séjourné un bon moment en Arabie Saoudite dont l'auteur brosse un tableau social et moral peu reluisant<sup>4</sup>.

**Moses Isagawa**, né à Kampala en 1964, naturalisé Hollandais, a publié plusieurs romans en néerlandais dans son pays d'adoption. Son premier roman « Abessijnse kronieken (1998) » (*Chroniques abyssiniennes*), eut un succès remarquable et fut traduit en 17 langues. Il en a publié depuis, trois autres en s'inspirant notamment du problème de l'immigration dans un environnement de plus en plus défavorable à « l'étranger immigré »<sup>5</sup>. La Nigérienne **Chimanda Ngozi Adichie** (née à Enugu en 1974) partage sa vie entre le Nigeria et les États-Unis où elle enseigne et publie ses romans. Elle fut lauréate de plusieurs prix internationaux prestigieux et ses romans sont traduits en 30 langues. Au Pays-Bas son roman d'écrivain débutant, *The purple Hibiscus*, en néerlandais *De paarse Hibiscus*, a connu un nombre impressionnant de rééditions ! Son roman « féministe » *We should all be feminist* (2015), fut offert gratuitement en Suède à tous les adolescent(e)s de 16 ans, dans une traduction suédoise. **Teju Cole** est un autre « nigéro-américain » qui s'est imposé par son talent en littérature mondiale au 21<sup>ème</sup> siècle. Cole est né aux E.U. en 1975 mais a grandi au Nigeria. À 17 ans il retourna aux E.U. pour y faire ses études universitaires. Il est docteur en histoire de l'art de Colombia University et enseigne à Harvard University. Son roman *Open City* (Ville ouverte) paru en 2012, le propulsa au sommet de la notoriété littéraire internationale. Un

3 Son roman *The beautiful things that heaven bears*. New York: Riverhead Books. 2007, parut en France en Livre de Poche sous le titre *Les belles choses que porte le ciel*. Il reçut le prix du meilleur livre étranger.

4 Traduction française chez Flammarion sous le titre *Les amants de la mer rouge*, 2009. Addonia vit en ce moment en Belgique. Il dirige à Ixelles un atelier de créativité littéraire à l'intention de demandeurs d'asile : *The Creative writing academy for refugees & asylum seekers*.

5 Isagawa est retourné vivre en Uganda.

écrivain aussi célèbre que Salman Rushdie le désigna comme « *l'écrivain le plus talentueux de sa génération* »<sup>6</sup>. Disponible en traduction française dans Livre de Poche 10/18, traduit également en néerlandais, *Open City* décrit les errances à travers New-York de Julius, jeune nigérian, interne en psychiatrie. Pour tromper sa solitude et sa nostalgie du pays natal, il déambule à travers la ville en confrontant son isolement à des milliers de visages anonymes derrière lesquels il soupçonne la même détresse et solitude que la sienne. À travers une série de rencontres (vieux professeur en fin de vie, ancien athlète handicapé, cireur de chaussures haïtien, un sans-papiers libérien, jeunes gens de couleur en quête d'identité, patients psychiatriques), il brosse le tableau d'une ville à la population bigarrée sur laquelle plane comme une menace l'ombre de la mort (9/11 n'est pas loin). Thème magnifiquement développé dans les derniers chapitres par une évocation littéraire de la musique de Gustav Mahler, en particulier de sa neuvième symphonie que l'auteur qualifie d'élégiaque<sup>7</sup>. Au cours d'un concert auquel Julius assiste dans le Carnegie Hall, l'orchestre entame la dernière partie de la symphonie « *dans un silence dans lequel l'auditoire en entier semblait retenir son souffle, tandis qu'une mélodie ravissante se mit à remplir tout l'espace de la salle... Quelle idée étrange que Mahler, il y a presque cent ans, a travaillé à cette symphonie ici à Manhattan... alors qu'il était au courant de sa maladie cardiaque à laquelle il allait peu après succomber* »<sup>8</sup>.

En Francophonie, **Alain Mabanckou**, originaire du Congo-Brazza, mérite une mention spéciale pour l'abondance et la qualité de sa production littéraire : « À la suite de la parution de son premier roman, *Bleu-Blanc-Rouge*, en 1998, *Alain Mabanckou ne cesse de publier avec régularité, aussi bien de la prose que de la poésie. C'est surtout le roman qui le révèle au grand public, avec notamment Verre cassé, unanimement salué par la presse, la critique et les lecteurs ; puis Mémoires de porc-épic* qui lui vaut en 2006 l'obtention du *prix Renaudot* »<sup>9</sup>. L'auteur réside aux E.U. comme professeur de littérature francophone à l'Université de Californie, mais il est une personnalité en vue dans le monde littéraire et même politique de France. Son inspiration littéraire s'enracine souvent dans son expérience congolaise, de sa Pointe Noire natale ou du Brazza de sa jeunesse. Avec son roman *Demain j'aurai vingt ans* (2010) – titre emprunté à un poème de Tchicaya U Tam'si – il a rejoint les romanciers célèbres qui se font publier dans la prestigieuse collection blanche à titre rouge de la maison Gallimard.

6 Cf. TEJU COLE, Wikipedia, the free encyclopedia. Ahmed Salman Rushdie est un écrivain britannique d'origine indienne, né en 1947 à Bombay. Objet en 1989 d'une fatwa de l'ayatollah Khomeini à la suite de la publication de son roman *Les Versets sataniques*, il vit sous haute protection policière.

7 Gustav MAHLER (1860-1911), compositeur autrichien dont les dix symphonies sont intimement marquées par les événements de sa propre vie affective et sentimentale.

8 Traduction à partir de l'édition en néerlandais.

9 Cf. ALAIN MABANCKOU, encyclopédie on-line Wikipédia. Le prix Renaudot est, avec le prix Goncourt, un des prix littéraires les plus prestigieux de France. Le premier roman d'Alain Mabanckou, *Bleu-Blanc-Rouge*, fut publié par Présence Africaine et reçut le Grand prix littéraire d'Afrique noire.

Il mériterait une présentation détaillée.

## Littérature « congolaise » et mondialisation

Dans ce survol rapide, je m'arrête plus amplement à un auteur qui est plus proche de la RD Congo et qui me semble pour son talent de conteur à l'humour caustique formidable, mériter une bonne place à côté de son « frère » Mabanckou. Il en est aujourd'hui à son troisième roman, publié en France par la prestigieuse maison d'édition d'Actes Sud.

**In Koli Jean Bofane** est né en 1954 près de Mbandaka. Sa mère quitta son père pour épouser un planteur belge. L'enfant grandit donc dans la plantation de café d'un beau-père, colon et Blanc... En 1960, la famille dut quitter précipitamment le Congo dans des circonstances dramatiques. Ce ne fut pourtant pas pour l'enfant et l'adolescent une rupture avec sa terre et sa culture ancestrales. Durant sa jeunesse il fit de fréquents allers-retours et, devenu adulte, il s'établit à Kinshasa pour y faire sa vie<sup>10</sup>. Il travailla notamment dans le secteur de la publicité et en vint même, au début des années 1990 à fonder une maison d'édition, *Les Publications de L'Exocet*, spécialisée en livres d'humour et de satire politique. Son implication dans les troubles précédant la chute de Mobutu au début des années 1990 et en particulier ses dénonciations des pillages de Kinshasa<sup>11</sup>, l'amènèrent d'abord à évacuer sa famille et ensuite à s'exiler définitivement en Belgique en 1993. Ruiné et essayant de refaire surface du point de vue financier en effectuant différents petits jobs de circonstance (il prétend avoir été videur dans une boîte de nuit), il se met à écrire.

Bofane s'essaie d'abord à la littérature de jeunesse. En 1996, il publie chez Gallimard, en collaboration avec un dessinateur, un récit intitulé d'une manière qui suggère déjà quelque chose de son originalité humoristique : « *Pourquoi le lion n'est plus le roi des animaux.* » Encore aujourd'hui on trouve le livre en vente sur internet, également en anglais et en portugais brésilien.

Il effectue une vraie percée en littérature avec la publication en 2008 chez Actes Sud de *Mathématiques congolaises*<sup>12</sup> qui lui vaut, en 2009, le grand prix littéraire de l'Afrique noire (Adelf). Celio Matemona quitte son Équateur natal pour tenter sa chance à Kinshasa. Son seul bagage : un vieux manuel de mathématique dont il a hérité de son père. Cela lui vaudra à Kinshasa le surnom de Celio Mathématique car pour résoudre les problèmes auxquels il se heurte dans la vie, il s'inspire de références à son manuel fétiche de mathématiques. De *La sarabande des nombres*

<sup>10</sup> Il se présente avec humour comme 'kino-belge'.

<sup>11</sup> "[The publications] sold like hot cakes, until the day I published *Dernier Sandruma* na Kinshasa, an account of the 1991 looting. The army started arresting vendors, but none of them denounced me", cité par Nicholas Michel dans *The Africa report*.

<sup>12</sup> IN KOLI JEAN BOFANE, *Mathématiques congolaises*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1054, 2011.

aux *Courbes décisives* en passant e.a. par *l'Apologie de la soustraction*, *l'Ascension de l'hypoténuse* et *La trajectoire de Kepler*, Bofane raconte avec un humour corrosif la débrouillardise de Celio dans le Zaïre de Mobutu. Grâce à ce personnage, homme du peuple vivant au niveau des *nganda* et des petits marchés de quartier, mais qui réussit à se propulser dans les hautes sphères du pouvoir, Bofane brosse un tableau romanesque de la vie sociale et politique des dernières décennies du 20<sup>ème</sup> siècle en RD Congo : « *C'est avec une plume trempée dans l'humour le plus acerbe qu'In Koli Jean Bofane campe la fresque réaliste d'un Congo déchiré, où règnent l'absurdité et la violence. Grave et roboratif à la fois, son roman palpitant comme un polar vaut le meilleur des reportages, le plaisir en plus* »<sup>13</sup>.

En 2014 paraît un deuxième roman intitulé *Congo Inc.*<sup>14</sup>, *Le Testament de Bismarck*. Le titre en dit long ! Il est explicité par une dédicace ironique à l'ONU, au FMI et à l'OMC et par une citation de Bismarck en exergue : « *Le nouvel État du Congo est destiné à être un des plus importants exécutants de l'œuvre que nous entendons accomplir* »<sup>15</sup>. Autre trouvaille : le titre du roman, le sous-titre et les titres des chapitres sont aussi imprimés en... chinois. Pas tout à fait étonnant d'ailleurs car le monde africain de Bofane s'est 'enrichi' entre temps d'une importante présence chinoise dans « les affaires ».

Bofane commence son récit par une histoire rocambolesque autour de l'inauguration d'un pylône de télécommunication érigé par les chinois en pleine forêt vierge. Y assiste, parmi un nombre important de personnalités venues de Kinshasa, le pygmée Isookanga. Celui-ci revient de mauvaise humeur de la forêt où il a été envoyé par son oncle en cueillette de chenilles. Pour cette expédition forestière devenue à ses yeux 'd'homme moderne' complètement anachronique, il a dû interrompre une partie de 'video game' dont il est un adepte passionné : « *C'était vraiment pas le moment, merde ! Skulls and Bones Mining Fields me menace de toute part, Kannibal Dawa m'a lâché comme un malpropre... et moi, qu'est-ce que je fais en attendant ? Pouvait pas bouffer du corned-beef comme tout le monde ? Ouvrir une boîte de sardines ? Des chenilles ! Et juste maintenant ! Hier, hier, toujours hier ! Les ancêtres ont dit cela ! La coutume exige cela !... Pourquoi ne pas vivre avec son temps et aller de l'avant, bon sang ? Se nourrir et penser comme le reste de l'humanité ! Putain d'oncle !* » Après son expédition en forêt à demi réussie car les chenilles s'éloignent de plus en plus du monde habité, il a hâte « *de retirer sa culotte d'écorce* », d'enfiler « *un jean Superdry JPN, un tee-shirt à l'effigie de Snoop Dogg* » et de se remettre à son jeu digital.

13 Présentation en quatrième de couverture.

14 Dès le titre : ironie amère comme si le Congo n'était pas un pays mais une Compagnie ou Société minière.

15 Le chancelier Bismarck en clôture de la conférence de Berlin, février 1885.

L'installation du pylône de télécommunication est donc une aubaine et c'est avec plaisir qu'il se rend à l'inauguration avec son ami Bwale. Les deux comparses ont vite fait de repérer dans le public une jeune femme blanche « *africaniste, spécialisée en anthropologie sociale* ». Elle profite de l'inauguration pour interviewer pour sa recherche « sur le terrain », quelques pygmées, en leur posant, avec un sérieux dont ils se moquent, des questions sur leur mode de vie, leur habitat, leurs coutumes... Tandis que la dame est bien occupée à sa recherche 'scientifique', Isookanga rampe sous les chaises jusqu'à son siège et s'empare de l'ordinateur qu'elle y a laissé traîner... « *Tu me prends pour un voleur ?* » demande-t-il à son ami, tandis qu'il tâte avec satisfaction et à l'abri de la forêt, l'appareil 'détourné'. Eh bien, non ! « *Mon geste compte pour le remboursement de la dette coloniale. Bwale, tu te casses la tête pour rien ! En plus, la coutume Mongo exige qu'un futur conjoint vole un poulet dans son propre village pour prouver aux bokilo (beaux-parents) qu'il trouvera toujours un moyen de subvenir aux besoins de sa promise. Moi, ma promise, c'est la haute technologie* »<sup>16</sup> (p. 31).

Je connais peu d'auteurs qui réussissent dès les premières pages d'un récit à entraîner leur lecteur dans une telle sarabande d'humour décapant et d'ironie impitoyable.

Tout comme le héros de *Mathématiques congolaises*, le jeune Isookanga part à Kinshasa pour y tenter sa chance. Il est convaincu que ses acquis en 'haute technologie' lui permettront vite de mettre sur pied un business juteux. Mais après une tentative avortée de trouver logement chez un oncle de son ami Bwala, il se trouve dans la rue. Qu'à cela ne tienne ! Il s'associera à un chinois qui fait commerce en sachets d'eau potable. À leur première rencontre Isookanga demande à son futur associé s'il est lui aussi de la mondialisation... « *Oui, hélas*, lui répond-il, *c'est merdique...* » Et le chinois de raconter comment il a quitté femme et enfant pour suivre un businessman qui venait construire au Congo « grande Cité » mais qui ensuite « l'a oublié ». À la fin de ce premier entretien : « *Zang Xia se leva, souleva sa boîte, la posa en équilibre sur la tête, adressa un sourire à Isookanga et lui dit : passez me voir...* » Il s'en va « chaloupant » et en présentant sa marchandise à la criée en parfait lingala : « *Eau pire ! Maï yango oyo ! Eau pire !* » Après avoir passé la nuit avec les Shegees du Grand Marché, Isookanga retourne voir Zang Xia avec une proposition 'd'optimisation' (!) de son eau potable : « *Dès demain, si tu veux, on teste. Tu me donnes la moitié de tes sachets, je les traite, j'y colle le drapeau suisse et on verra bien qui aura épuisé son stock le premier. Je le finirai avant toi. Dans ce cas, je propose qu'on s'associe. Tu apportes le froid alpin, j'amène l'édulcorant Forêts et Rivières E26. On va l'appeler Eau Pire Suisse. Tu verras on va devenir les leaders du marché* » (p. 94).

<sup>16</sup> Expression qui se réfère avec ironie à la "haute couture" !

Entretemps on aura fait aussi la connaissance de Kiro Bizimungu, alias Kobra Zulu, ex-commandant rebelle ‘promu’, après les accords de paix de Windhoek, au poste de « *directeur général de l’Office de préservation du parc national de la Salonga* », alors qu’il se fiche évidemment pas mal de la conservation des arbres et des animaux : « *Cela ressemblait à une blague parce que l’homme s’en foutait de la flore et de la faune, comme de sa première balle dans la tête d’un ennemi* » (p. 80). Ce qui l’intéresse, c’est le sous-sol « *regorgeant de minerais* ». Le rebelle converti au costume-cravate avec bureau dans un immeuble de l’avenue Tombalbay, a des problèmes avec son épouse qui, elle, est tombée sous le charme du pasteur de « *l’Église de la multiplication divine à Ndjili* » : « *elle avait attrapé la foi comme un virus et ce n’était plus que veillées de prières, journées de jeûne et d’actions de grâce... et offrandes* ». Ajoutons-y un soldat de l’ONU sillonnant le Grand Marché le soir dans sa 4x4, en quête de Shasha la Jactance, et voilà le décor planté qui entraîne le lecteur à une allure accélérée dans un récit qui reflète l’histoire récente d’un pays où « *les hommes ne cessent d’offrir des preuves de leur concupiscence, de leur violence, de leur bêtise et de leur cynisme* »<sup>17</sup>.

Récemment vient de paraître un troisième roman de Bofane intitulé *La belle de Casa*<sup>18</sup>. Le décor cette fois-ci n’est plus la RD Congo mais le nord du Maroc et la ville de Casablanca où s’entassaient des milliers de jeunes africains en route vers un destin improbable qu’ils situent tous au-delà de la méditerranée. Une fille, Ichrak, « *aux courbes sublimes... qui ne se laissait ni séduire ni importuner* », mais qui « *était convoitée par toute le monde* », est trouvée assassinée. Seul Sese, un clandestin congolais était devenu son ami et associé « *dans un business douteux* ». À partir de là Bofane entraîne son lecteur dans un polar époustouflant qui dénonce « *avec une lucidité acérée et un humour féroce* », une réalité contemporaine où règne impunément l’exploitation par ‘l’argent, le sexe et le pouvoir’ : « *In Koli Jean Bofane dénonce la corruption immobilière, la précarité des migrants et la concupiscence masculine. Par son talent de conteur, son art du dialogue et des portraits, il bouscule joyeusement une réalité contemporaine tout à fait accablante – la truculence du désespoir* »<sup>19</sup>.

À l’occasion de la réouverture du musée d’Afrique Centrale de Tervuren la télévision néerlandophone de Belgique a consacré une émission au passé colonial belge intitulée “*Les enfants de la colonie*”. Le programme avait comme intention avouée d’apprendre aux Belges à jeter un regard neuf sur leur passé colonial. Celui-ci en effet est encore surtout perçu par le Belge moyen sous un angle d’approche mettant en valeur les réalisations considérées comme positives et ignorant ou dissimulant les atrocités et injustices dont fut victime une population asservie par un régime autoritaire

17 Quatrième de couverture.

18 IN KOLI JEAN BOFANE, *La belle de Casa*, Actes Sud, 2018.

19 Présentation du livre sur le site d’Actes Sud.

et répressif qui cherchait avant tout son propre intérêt et enrichissement, sous le prétexte fallacieux d'une mission 'civilisatrice'. Comme Belge ayant vécu et travaillé au Congo après l'indépendance pendant près de 50 ans, j'ai regardé cette émission, avec des sentiments très réservés, sinon avec une certaine perplexité. Peu de témoins de l'époque interviewés, tant du côté des anciens colons que du côté des vieux congolais (résidant en général en Belgique...)<sup>20</sup>, me semblent avoir aidé à combattre l'idée encore très présente qu'en 1960 la Belgique a quitté une colonie bien organisée et que la débâcle, qui dure jusqu'à nos jours, est entièrement à mettre sur le compte de l'incompétence et de l'irresponsabilité des congolais et de leurs leaders. Et pourtant, peut-être encore plus que d'éveiller la conscience belge aux horreurs perpétrées dans l'État Souverain de Léopold II, il me semble indispensable d'insister sur le fait que les agissements postindépendance de l'ancienne puissance coloniale, la géopolitique des puissances occidentales durant la guerre froide, et l'actuelle quête effrénée de matières premières par les multinationales à majorité également occidentales, ont entravé l'évolution normale de la RD Congo vers un pays où il ferait bon vivre.

Sur la quatrième de couverture du roman de Bofane *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, le présentateur se demande : « *Qui sauvera le Congo, spolié par l'extérieur, pourri de l'intérieur ?* » Et il répond : « *La littérature, bien sûr, quand elle est comme ici servie par un humour caustique, une lucidité implacable et une détermination sans faille* ». C'est un beau compliment autant à l'adresse de l'écrivain qu'à l'adresse de la créativité littéraire. Le poète grec et prix Nobel Elytis disait : « *Les poètes n'ont pas la force de changer le monde, mais ils peuvent changer les consciences et de la conscience on peut passer à l'acte.* » Le romancier néerlandais Multatuli, affirmait quelque chose de comparable contre les détracteurs de son roman anticolonial *Max Havelaar* : « *La vérité, pour se frayer un chemin, doit souvent emprunter l'aspect d'une fiction* ».

Aurions-nous avec In Kole Jean Bofane un romancier congolais à notoriété internationale, appartenant à cette famille d'écrivains qui, à travers des fictions romanesques, font éclater des vérités qui ne sont pas toujours agréables à entendre. ■

20 Exception faite pour le témoignage émouvant de la fille de Patrice Lumumba.